

LES VOIX

L'HOMME CONTEMPLA LES TOMBES ÉPARSES, comme jetées au hasard devant lui dans le pré. L'herbe était haute, les insectes bourdonnaient dans l'air. Perché sur le mur friable envahi de massifs de sureaux, un merle chantait. L'homme ne pouvait pas le voir. Depuis un moment déjà sa vue baissait ; ça empirait chaque année, mais il se refusait à porter des lunettes. Elles présentaient des avantages, or il ne voulait rien savoir. Lorsqu'on lui demandait pourquoi, il disait qu'il s'y était fait maintenant et qu'il se sentait bien dans le flou croissant de son environnement.

Quand le temps le permettait, il venait chaque jour. Il flânait un moment parmi les tombes, puis allait s'asseoir sur un banc de bois sous un bouleau tordu. Le banc n'était pas à lui, mais il le considérait comme le sien. C'était un vieux banc vermoulu, personne d'autre n'aurait fait confiance à un tel banc. Lui pourtant le saluait comme un être humain, passait la main

sur le bois et disait : « Bonjour », ou : « Quel froid, cette nuit, non ? »

C'était la partie la plus ancienne du cimetière de Paulstadt, que beaucoup appelaient simplement le Champ. Autrefois il y avait là une friche qui appartenait à un fermier nommé Ferdinand Jonas. C'était une mauvaise terre jonchée de pierres et de boutons d'or toxiques, que le paysan s'était empressé de refiler à la commune à la première occasion. Elle ne valait rien pour les bêtes, elle ferait bien l'affaire pour les morts.

Il n'y venait presque plus personne. Le dernier enterrement remontait à des mois, l'homme avait oublié qui c'était. En revanche il gardait un souvenir très net d'un autre enterrement bien plus ancien, où par un jour pluvieux de fin d'été on avait inhumé la fleuriste Gregorina Stavac. Gregorina avait croupi plus de deux semaines dans son arrière-boutique, tandis qu'au magasin la poussière s'accumulait sur les fleurs fanées. Avec la poignée de personnes qui assistait aux obsèques, il avait d'abord écouté les paroles du prêtre sur sa tombe, puis juste le bruissement de la pluie. Il n'avait jamais échangé plus de quelques mots avec la fleuriste, mais depuis la fois où sa main avait touché la sienne en payant il se sentait étrangement lié à cette femme d'apparence anodine, et quand les employés

du cimetière commencèrent à l'ensevelir, des larmes coulèrent sur ses joues.

Presque chaque jour il s'asseyait sous le bouleau et laissait son esprit vagabonder. Il songeait aux morts. Il avait connu personnellement beaucoup de ceux qui reposaient là ou les avait croisés au moins une fois dans sa vie. La plupart étaient des citoyens lambda de Paulstadt : artisans, commerçants, employés des magasins de la Marktstrasse ou des petites rues adjacentes.

Il essayait de se remémorer leurs traits et se composait des images d'eux à partir de ses souvenirs. Il savait que ces images ne correspondaient pas à la réalité, qu'elles n'avaient peut-être aucune ressemblance avec les personnes qu'ils avaient été de leur vivant. Mais ça lui était égal. Ces visages qui surgissaient et s'éclipsaient dans sa tête lui plaisaient et, parfois, il riait sous cape, le buste penché, les mains croisées sur le ventre, le menton incliné sur la poitrine. Si quelque employé communal ou promeneur égaré l'avait observé de loin dans ces moments là, il aurait peut-être cru que l'homme priait.

La vérité, c'est qu'il était convaincu d'entendre parler les morts. Il ne comprenait pas ce qu'ils disaient, pourtant il percevait leurs voix avec la même acuité que le gazouillis des oiseaux et le bourdonnement des insectes

autour de lui. Quelquefois il se figurait même distinguer des mots ou des bribes de phrases dans cet essaim de voix, mais il avait beau écouter, il ne parvenait jamais à assembler ces fragments en un discours sensé.

Il s'imaginait ce que ça donnerait si chacune de ces voix avait l'occasion d'être entendue encore une fois. Évidemment elles parleraient de la vie. Il se disait que l'homme n'était peut-être en mesure d'évaluer définitivement sa vie qu'après s'être débarrassé de sa mort.

Mais peut-être les morts ne s'intéressaient-ils pas aux choses qui étaient derrière eux. Peut-être parlaient-ils de là-bas. De ce que ça fait d'être de l'autre côté. Rappelé. Arrivé. Accueilli. Transformé.

Puis il écartait ce genre de pensées. Elles lui paraissaient sentimentales, carrément risibles, et le soupçon l'effleurait que les morts, comme les vivants, se répandraient en banalités, en gémissements et en fanfaronnades. Ils présenteraient leurs doléances et idéaliserait leurs souvenirs. Ils geindraient, braileraient, médieraient. Et bien sûr ils parleraient de leurs maux. Ils ne parleraient peut-être que de ça, de leurs infirmités, et de leur mort.

L'homme resta assis sur le banc sous le bouleau tordu, jusqu'à ce que le soleil s'éclipse derrière le mur du cimetière. Il étendit alors les bras comme pour

embrasser le bout de terre devant lui, puis les laissa retomber. Il inspira une dernière bouffée d'air. L'air sentait la terre humide et la fleur de sureau. Puis il se leva et partit.

Dans la Marktstrasse la soirée commençait, les commerçants rentraient les caisses et les stands de sous-vêtements, de jouets, de savons, de livres et autre camelote. Partout les rideaux de fer claquaient, et du bout de la rue retentissaient les cris du marchand de primeurs qui distribuait ses derniers melons, juché sur une caisse.

Il marchait lentement. Il frémissait à l'idée de passer la soirée à la fenêtre en regardant la rue. De temps à autre il levait la main pour répondre au salut de quelqu'un qu'il ne reconnaissait pas. Voilà un homme heureux, qui savoure chaque pas sur le pavé chaud, devaient penser les gens ; mais lui-même se sentait peu assuré, étranger dans sa propre rue.

Il s'arrêta devant l'ancienne boucherie chevaline Buxter et se pencha vers son reflet dans la vitre. Il aurait bien aimé s'y voir jeune. Mais dans les yeux qui le fixaient ne brillait rien qui pût encore enflammer son imagination. Son visage était simplement vieux, gris, et assez informe. Une petite feuille vert tendre s'était tout de même égarée dans ses cheveux. Il l'ôta d'une

pichenette et détourna les yeux. De l'autre côté de la rue passait Margarete Lichtlein, qui avait l'esprit dérangé et tirait sa charrette pleine de courses imaginaires. Il hocha la tête en la suivant du regard et poursuivit sa route. Il hâtait un peu le pas maintenant. Une pensée lui était venue, ou plutôt une intuition, qui portait sur le temps de sa vie : jeune homme il voulait passer le temps, puis il aurait voulu le retenir, et à présent qu'il était vieux il ne souhaitait rien plus ardemment que le retrouver.

Telle était la pensée du vieil homme. Il ne savait pas encore quel profit il pourrait en tirer, mais d'abord il allait rentrer à la maison. Car, avec le coucher du soleil, l'air s'était rafraîchi. Il irait se servir un petit verre dans le buffet. Puis il passerait son confortable pantalon brun et s'assiérait à la table de la cuisine – en tournant le dos à la fenêtre. Il se disait en effet que c'est seulement en tournant le dos au monde, en toute tranquillité, sans être distrait par rien, qu'on pouvait suivre le cours d'une pensée.

HANNA HEIM

QUAND JE SUIS MORTE, tu étais auprès de moi et tu tenais ma main. Je ne trouvais pas le sommeil. Je n'avais plus besoin de sommeil depuis longtemps. Nous parlions. Nous nous racontions des histoires et nous souvenions. Je te regardais, j'ai toujours aimé te regarder. Tu n'étais pas beau. Tu avais le nez beaucoup trop grand, les paupières fatiguées et la peau pâle et marbrée. Tu n'étais pas beau, mais tu étais mien.

Te souviens-tu ? J'étais nouvelle au lycée, et dès le premier jour, dans la salle des profs, tu m'as demandé ce qu'avait ma main. Elle est estropiée, ai-je répondu, il n'y a rien à faire. Tu l'as prise et tu l'as examinée. Puis tu as désigné la cour par la fenêtre en disant, tu vois l'arbre là-bas ? Ses branches ne sont pas estropiées, elles sont juste tordues, et c'est parce qu'elles poussent vers le soleil. Pour être franche, j'ai trouvé ça un peu tiré par les cheveux. Mais la façon dont tu passais ton pouce sur mes doigts m'a plu. Et j'aimais ton

nez incroyablement long. Je crois que je te trouvais assez excitant.

Cinquante ans plus tard tu tenais toujours ma main. C'était comme si tu ne l'avais jamais lâchée, et je te l'ai dit. Tu as ri et tu as répondu, c'est vrai, jamais !

Je ne me souviens plus de mes dernières paroles. Mais bien sûr elles s'adressaient à toi, comment pourrait-il en être autrement ? Je t'ai encore demandé d'ouvrir la fenêtre. Je pensais qu'un peu d'air frais me ferait du bien. Mais ensuite ? Qu'est-ce que j'ai dit ensuite ?

Je me souviens pourtant bien des premières paroles que je t'ai adressées. C'était avant cette conversation en salle des profs. En arrivant le matin, je t'avais vu traverser la cour du lycée devant moi. Et je t'ai arrêté pour te demander où était le bureau du directeur, excusez-moi, je suis nouvelle, pourriez-vous m'aider ? Je te l'ai demandé alors que je savais où c'était. Tu t'es borné à me dire, suivez-moi, mademoiselle, puis tu m'as précédée en silence. Tu marchais à grands pas pesants, le buste un peu courbé, les mains croisées dans le dos, comme tu l'as toujours fait. Le soleil brillait, et l'ombre du portail dessinait un large motif à rayures sur le sol de béton. Je portais une robe droite vert menthe à col blanc. La robe était héritée d'une de mes tantes, et

j'avais passé des heures à la mettre à ma taille. J'en avais découpé le col dans une vieille chemise de mon père. J'espérais qu'il me donnerait l'air d'une fille hardie, pleine d'assurance. Mais, en traversant la cour derrière toi, je l'ai trouvé démodé, guindé, et j'ai eu honte.

N'est-ce pas étrange : je me souviens de la couleur de la robe que je portais il y a tant d'années, mais je ne me souviens plus en quelle saison je suis morte.

Je n'aurais jamais pensé que tu puisses être un prof. Une partie de moi était sans doute restée sur les bancs de l'école avec ses tresses et son cartable : dans mon esprit tous les profs étaient forcément vieux. Des hommes et des femmes vieux et gris qui sentaient le café et la craie, dont l'autorité s'était usée au fil des ans comme les coudes de leurs gilets de laine. Mais toi tu étais jeune. Tu portais une chemise froissée avec un col ouvert et des sandales de cuir. Personne ne portait de sandales à cette époque. Je t'ai peut-être pris pour un père d'élève ou le concierge, je ne sais plus, en tout cas pas pour un prof. D'ailleurs je ne pensais peut-être rien de tout ça en allant vers le bâtiment derrière toi, j'observais peut-être seulement tes mains dans ton dos. Le bout de tes doigts était rose, comme incandescent, on aurait dit qu'ils luisaient tout seuls de l'intérieur.